

cynique manifestation des politiciens de Washington. On assure que le président Cleveland va mettre bon ordre à tout cela ; mais le scandale n'en subsiste pas moins.

Il n'y a pas à examiner si les insurgés de Cuba ont eu des motifs légitimes d'aller aux armes. La question n'est pas là. Je suppose, pour me faire mieux comprendre, qu'un soulèvement se produise demain dans notre Sud-Algérien. Que dirions-nous si l'Allemagne et l'Angleterre approuvait, par un vote public, les actes de guerre des Arabes révoltés et leur offrait aide et protection ? Vous voyez d'ici quelle serait notre fureur contre cet attentat au droit d'une nation d'être maîtresse chez elle, contre ce viol de toutes les traditions internationales. L'intervention des Etats-Unis dans les événements de Cuba ne serait pas moins monstrueuse et elle donnerait, de plus, vu l'état de relative faiblesse de l'Espagne, le spectacle d'un odieux abus de la force.

Sans doute, la plupart des journaux du Vieux-Monde ont protesté contre le vote du Parlement américain, mais trop faiblement, m'a-t-il semblé. Ils n'exprimeront jamais leur réprobation avec assez d'énergie ; et—pour ne parler que des nôtres—cela vaudra mieux que d'encombrer leurs colonnes des creux discours et des harangues pleines de vent qui ont plu à verse, pendant son dernier voyage, sur l'infortuné Président de la République.

Peuples latins, peuple latins, prenez garde à vous ! Cessez de vous épuiser en vaines rivalités, soyez amis, formez une solide alliance, il en est grand temps. Car vous présentez plus d'un symptôme alarmant. Les Italiens en Afrique, les Espagnols aux Antilles sont bien lents et ont bien du mal à accomplir leur besogne. On prétend, peuples latins, que vous êtes en décadence, et certainement, vous êtes vieux, les plus vieux de la vieille Europe, et très fatigués. La France elle-même, qui est encore la plus solide, n'offre que trop de signes de caducité. Peuples latins, trêve aux discorde stériles, aux révoltes décevantes dont toutes les promesses finissent par faire banqueroute et au bout desquelles il n'y a pas un malheureux de moins.

Vous êtes enviés de toutes parts, enfants gâtés de l'univers, fils des pays où le soleil est si doux, où la vigne mûrit, où le vin verse à tous l'éloquence et le courage. Vous êtes enviés et vous êtes menacés, et sachez-le bien, pas seulement à l'Est, du côté des antiques invasions. Non, un autre orage se prépare, lointain encore, mais qui fendra sur vous tôt ou tard, et par le chemin ordinaire des orages, par l'océan.

Tout récemment, dans une ville maritime, j'ai vu jeter à la pelle, sur les pierres du quai, comme du sable, le blé d'Amérique ; et il y avait là trois grands navires qui en étaient pleins. Malgré les gros tarifs, le Nouveau-Monde nous en inonde ; et bientôt, si l'on ne veut pas que les plaines de la Beauce ou de la Lombardie redeviennent des landes, il faudra fermer nos ports à ce blé à vil prix et le repousser comme s'il était empoisonné de typhus et de fièvre jaune. Et après le blé, ce sera la viande que nous apporteront les steamers frigorifiques ; et nous les chasserons à leur tour pour que nos pâtures ne tombent pas en friche. Et peut-être alors l'âpre Yankee nous enverra-t-il des cuirassés pour démolir nos douanes à coups de canon et nous imposer les produits de son énorme continent. Car on travaille trop, et dans un sol trop riche, de l'autre côté de l'Atlantique.

Quand elle éclatera, la guerre commerciale,—bien sûr que ce n'est pas pour demain, mais que sait-on ?—quand ils^o découvriront la mer, les marchands envahisseurs, vous recevrez le premier choc, races latines, peuples de l'Ouest, gardiens des côtes et, alors, il faudra quand même vous unir. Ah ! pourquoi ne pas le faire dès aujourd'hui, conjurer d'avance le danger et vivre heureux entre vous en associant vos richesses ?

Dieu me pardonne ! voilà que je me laisse aller après ce que j'ai dit, au début de cet article, à faire de la pythonisse et à rendre des oracles. Excusez-moi. Si je me donne ce ridicule, c'est que je suis vraiment un peu troublé par ce méchant journal romain qui croit que, dans la généreuse France, on est capable de se réjouir du malheur d'autrui, et qui s'obstine à sémer la haine entre deux nations faites pour s'aimer.